



Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

*L'autotraduction : une perspective  
sociolinguistique*

Numéro dirigé par Christian Lagarde

## SOMMAIRE

- Christian Lagarde : *Des langues minorées aux « langues mineures » : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive.*
- Rainier Grutman : *L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues.*
- Christian Lagarde : *De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire.*
- Julio-César Santoyo : *Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica.*
- Xosé Manuel Dasilva : *Los horizontes lingüísticos del autotraductor. Una visión a partir del contexto de Galicia.*
- Elizabeth Manterola Agirrezabalaga : *La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüística y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo.*
- Katixa Dolharé Çaldumbide : *L'autotraduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix : l'exemple de l'œuvre d'Itxaro Borda au Pays basque nord (Iparralde).*
- David ar Rouz : *De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne.*
- Erwan Hupel : *Le cœur et l'esprit : déchirements et stratégies d'autotraduction chez quelques auteurs bretons.*
- Joan-Claudi Forêt : *L'auteur occitan et son double.*
- Turo Rautaoja & Yves Gambier : *L'autotraduction : une pratique ancienne, un concept ambigu. Le cas du Suédo-Finlandais Karl Ekman.*
- Peggy Pacini : *L'autotraduction chez Grégoire Chabot : médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exigüité.*
- Michel Calapodis & Elisa Hatzidaki : *Du bilinguisme littéraire à la diglossie socio-historique : le cas de l'œuvre de Vassilis Alexakis.*
- María Recuenco Peñalver : *Vassilis Alexakis ou le paradoxe systématique de l'autotraduction.*
- Olga Anokhina : *Les traductions vers l'anglais de Vladimir Nabokov : traduction ou autotraduction ?*
- Helena Tanqueiro & Meritxell Soria : *Análisis traductológico de referentes culturales en La testa perduda di Damasceno Monteiro de Antonio Tabucchi.*
- Chiara Montini : *S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato.*
- Delfina Cabrera : *Écrire en « demi-langue ». Multilinguisme et autotraduction dans les premiers scénarios de Manuel Puig.*

# **L'AUTOTRADUCTION : UNE PRATIQUE ANCIENNE, UN CONCEPT AMBIGU. LE CAS DU SUÉDO-FINLANDAIS KARL EKMAN**

**Turo Rautaoja et Yves Gambier**  
**Université de Turku (Finlande)**

## **Introduction**

L'autotraduction ne date pas d'aujourd'hui mais elle reste « un vaste territoire sans histoire » (Santoyo, 2005 ; 2006a ; 2006b : 12). Pourtant on trouve dès le Moyen Age et la Renaissance des auteurs (poètes, commentateurs) rédigeant en latin et en langue vernaculaire, par exemple J. Du Bellay, E. Dolet, Ch. d'Orléans, J. Legrand (Le Brun, 1993). Il ne faut pas oublier cependant que les notions d'auteur (sans référence alors à l'idée de droits intellectuels, moraux, financiers), de traduction, de langue (non catégorisées comme elles le seront à partir du XIX<sup>e</sup> siècle) ne sont pas identiques aux notions d'aujourd'hui représentées par les mêmes termes. Par ailleurs, on ne peut regrouper des écrivains comme G. Chaucer, T. More, J. Donne, F. Bacon, C. Goldoni, R. Tagore, V. Nabokov, G. Ungaretti, J. Green, S. Beckett, A. Brink, I. Singer sous la même étiquette d'auto-traducteurs, en négligeant les contextes dans lesquels ils ont produit, y compris le statut des langues en présence et la perception qu'on en a alors. Qu'on pense ici aux écrivains « régionalistes » publiant par exemple en occitan et en français (Mistral), en sicilien et en italien (Pirandello). Quoi qu'il en soit, et comme l'ont noté Hokenson et Munson (2007 : 1), l'autotraduction a diminué pendant la consolidation des Etats-nations et la prédominance du monolinguisme nationaliste.

Après avoir rappelé quelques motifs pour auto-traduire, nous aborderons les réalités multiples que peut recouvrir la notion d'autotraduction. Il sera temps alors de traiter de notre cas suédo-finlandais, de le replacer dans le contexte sociopolitique et culturel de la Finlande des débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Ce qui pouvait apparaître comme un cas simple va se révéler assez complexe, dans le cadre d'un rapport de forces instable entre les langues en présence. Le profil de l'auteur-traducteur (préssumé) se constitue dans un bilinguisme diglossique qui va évoluer au cours des années.

## **De quelques raisons de s'auto-traduire**

Les motifs pour s'auto-traduire sont divers et ont souvent retenu l'attention, comme si cela suffisait à définir, sinon à expliquer, le phénomène. Les guerres, les régimes dictatoriaux ou les persécutions (politiques et religieuses) ont poussé à l'exil bien des auteurs (auteurs

incluant ici écrivains et rédacteurs de textes non-littéraires<sup>1</sup>), avec pour conséquence un changement de langue ou un va-et-vient linguistique, comme par exemple chez E. Triolet, V. Nabokov, M. Eliade. Un tel changement de langue n'implique pas forcément une production auto-traduite, matériellement répertoriée, même si l'auteur en question a pu, pendant un certain temps, continuer à penser en sa langue d'origine et à s'auto-traduire mentalement (Gambier, 1993). D'autres ont pu changer de pays et de langue sans nécessairement être poussés par un conflit (politique, militaire) – par mariage, appât du gain, ou autres raisons, par exemple J. Semprun, M. Del Castillo. À noter que bien des exilés et des expatriés n'ont pas changé de langue tout en habitant ailleurs, par exemple G. Byron, H. Ibsen, J. Joyce, R.M. Rilke, F. S. Fitzgerald, E. Hemingway, H. Miller, L. Durrell, E.M. Forster, M. Yourcenar, et nombre d'écrivains soviétiques, tchèques partis à l'étranger (Soljénitsyne, Vladimov, Siniavski, Zinoviev, Axiomov, Kapelev, etc.). Certains ont changé de langue sans changer de lieu, faisant face au multilinguisme de leur pays et étant confrontés au dilemme de la diffusion de leurs travaux : on peut penser ici à A. Brink d'Afrique du Sud, à bien des écrivains belges aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles comme J. Ray, C. Melloy, J. Daisne, C. Buysse, G. Ekhoud, A. De Ridder (voir De Geest & Meylaerts, 2004, Meylaerts 2004, et Gunnessón, 2005), ou encore à des écrivains africains partagés entre leur langue natale (arabe, douala, wolof, etc.) et une langue d'édition, souvent héritée de leur passé colonial (anglais, français, portugais) (Granqvist, 2006). C'est le cas aussi en Finlande d'auteurs de langue suédoise, minoritaires sinon minorés, qui s'auto-traduisent, comme V. Meri, P. Haavikko, H. Tikkanen, Bo Carpelan (pour ne citer que des écrivains contemporains). Quelques écrivains sont devenus auto-traducteurs par insatisfaction, ou même rejet, de traductions de leurs ouvrages, par exemple J. Brodsky, M. Kundera.

En considérant trop souvent des écrivains canoniques, renommés, on a oblitéré les circonstances socioculturelles, politiques, éditoriales qui ont amené des auteurs à un bilinguisme actif, à l'autotraduction : s'auto-traduire après avoir fui son pays ou pour dire une identité hybride en contexte diglossique ne revient pas au même. En outre, il faut insister sur le fait que non seulement plusieurs facteurs peuvent conduire à l'autotraduction mais que le phénomène ne touche pas exclusivement la littérature : elle concerne aujourd'hui un grand nombre de rédacteurs, de scientifiques, d'essayistes qui publient en anglais, langue seconde étrangère, alors qu'aux XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, on s'auto-traduisait ou on changeait de langue vers ce qui allait devenir la langue vernaculaire ou nationale, par exemple Descartes entre latin et français. La directionnalité dans l'autotraduction, liée aux conditions sociopolitiques et à la hiérarchie momentanée des langues, a été semble-t-il un facteur souvent négligé dans l'approche du phénomène : le changement ou l'alternance des langues est-il constant, instable chez le même auteur ou groupe d'auteurs d'un lieu et d'une époque donnés ? La division du travail entre langues s'opère-t-elle selon des genres textuels ? À quel moment de leur carrière les auteurs passent-ils par exemple d'une production unilingue à l'autotraduction ? Quelle sorte de reconnaissance préalable acquiert-on avant de s'auto-traduire ?

## Un concept ambigu, des réalités plurielles

De ce qui précède, on ne peut s'en tenir à une définition élémentaire de l'autotraduction, comme acte de traduire ses propres écrits dans une autre langue ou comme résultat de cet acte, si on veut comprendre les motivations et les mécanismes à l'œuvre (Lamping, 1992 ; Montini, 2010). Certes, le point commun de toutes les autotraductions est qu'un texte est à la fois écrit en une langue et rendu dans une autre, par la même personne : l'auteur est traducteur, le

---

<sup>1</sup> Il y aurait un parallèle à tracer entre autotraduction et censure, au moins au niveau des contextes de leur apparition.

traducteur est auteur (Tanqueiro, 2000). Il s'agit d'une reformulation (re-writing) dans la mesure où justement le même auteur écrit une nouvelle version d'un texte déjà existant et d'une traduction dans la mesure où il y a passage vers une autre langue, pour d'autres lecteurs, mais pas nécessairement dans un nouveau contexte (cas des auto-traducteurs en milieu bi- ou multilingue). On ne peut non plus se satisfaire d'un rapport à la traduction « normale », elle-même sujette à caution et à tension.

Ordinairement, on distingue au moins entre deux types d'autotraduction (Grutman, 1998/2009 : 258 ; Klimkiewicz, 2013), indépendamment de la nature et du genre de texte original : littéraire ou scientifique, roman, poésie ou article de revue, monographie :

- l'autotraduction tardive, c'est-à-dire réalisée et publiée bien après le texte dit original, ce dernier étant public, facilement accessible à tous ou pas ;
- et l'autotraduction quasi simultanée, jusqu'au point où peut-être l'original rédigé n'est pas publié, par exemple un rapport scientifique écrit en finnois mais finalement auto-traduit et édité seulement en anglais. Dans ce cas, l'analyse ne peut pas se prêter facilement aux relations textuelles, ce qui fait dire à certains qu'on a alors davantage une création (bilingue), une réécriture, une adaptation, plutôt qu'une recréation, une reproduction ou répétition du même (Fitch, 1988 : 157).

Ce double caractère possible de l'autotraduction oblige avec force à s'interroger sur ses caractéristiques : quels rapports a-t-elle avec les notions traditionnelles d'original, de texte source/cible, d'équivalence, de fidélité, de subordination, d'autorité ou des notions plus contemporaines de créativité, d'acceptabilité, de normes, de *Skopos*, de recontextualisation, de visibilité, d'interprétation ?

Peut-on répondre à ces questions en n'observant que les versions françaises et anglaises d'un Beckett ? Encore une fois, l'autotraduction est un phénomène qui dépasse la littérature canonique et mérite donc une approche conceptuelle et méthodologique renouvelée.

Aux autotraductions académiques (Jung, 2002 : sur l'autotraduction de textes anglais-allemand par H. Arendt, R. Arnhem, K. Mann, S. Heym) qui incluent aujourd'hui des textes scientifiques, des sites Web, des exposés de conférence, on ajoutera celles qui ont lieu dans des blogs, des messages SMS, et toute autre production (écrite et orale) des auto-traducteurs, des auto-interprètes dits « naturels » (réfugiés, migrants, journalistes, etc.) qui changent de langues dans leurs interactions quotidiennes, dans des situations multilingues. L'autotraduction (et l'auto-interprétation) est alors à mettre en rapport avec la diglossie, avec les « communautés discursives » (Swales, 1990 : 24-27). On ne saurait non plus sous-estimer l'impact des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans l'essor de ces nouvelles pratiques d'autotraduction (Gambier, 2012).

Dans cette perspective, perd de sa force et de sa pertinence le dilemme entre les défenseurs de l'autotraduction qui prétendent que l'auteur est le traducteur idéal (López-Gay *et al.* 2007 : 92) et que l'auto-traducteur est un traducteur privilégié (Tanqueiro, 2007 : 101), et les opposants (Whyte, 2002) qui affirment le contraire. L'autotraduction est un phénomène de masse, fréquent, trop vite confiné au bilinguisme et à la différenciation culturelle induite, trop vite relégué à la seule littérature en traductologie.

De fait, les études existantes :

- sont surtout comparatives, entre traduction et autotraduction (Jung, 2002 : 30 ; Mavrodin, 2007 ; Antunes, 2007), entre premiers textes et textes auto-traduits (Oustinoff, 2001 ; Faubert, 2007 ; Miclău, 2007 ; Popescu, 2007 ; Ehrlich, 2009).
- Ou elles portent sur des écrivains souvent reconnus, réduisant ainsi la pratique auto-traductive à une quasi exception : sur I. Calvino (voir D'Oria, 1980), sur V. Nabokov (voir Grayson, 1977 ; Raguët-Bouvard, 1995 ; Osimo, 1999 ; Novosilzov & Sharvashidze, 2007 ; Tømmola, 2009), sur A. Brink (voir Ehrlich 2009), sur S. Beckett (voir Simpson, 1978 ; Fitch, 1988 ; Cant, 1999 ; Sardin-Damestoy, 2002), sur J. Green (voir Oustinoff,

2001 ; Shields, 2007), sur K. Blixen (voir Anderson 1997), sur N. Huston (voir Senior, 2001 ; Shread, 2009 ; Baccolini & Elefante, 2011), sur M. Puig (voir Larkosh 2006), sur J. Semprun (voir Faubert, 2007 ; Capdevielle-Hormieu, 2013), sur V. Alexakis (voir Tassispoulos, 2009), etc.

- Ou encore elles portent sur des écrivains (catalans, basques, yiddish, chicanos, écossais, etc.) appartenant à des minorités linguistiques (voir par exemple Grutman, 2007 ; Gallén *et al.*, 2011 ; Krause, 2013).
- Ou elles rendent compte d'expériences personnelles d'autotraduction (par exemple Tanqueiro, 2000 ; Faiq, 2001 ; Gagnon, 2006).

Les colloques récents sur l'autotraduction comme ceux de Perpignan (octobre 2011) et de Cork (septembre 2013) ainsi que des numéros spéciaux de revue comme celui de *Tradução Em Revista* 16 (2014) : *Self-translation in the Americas*, ou encore l'appel à contributions pour un ouvrage prévu pour 2015 sur *Self-Translation and Power*, ne semblent pas sortir du ghetto littéraire.

## **Le cas du Suédo-finlandais Karl Ekman**

Notre étude de cas sur Karl Ekman, auteur de la première biographie remarquable de Jean Sibelius (1865-1957), aborde l'autotraduction dans une perspective socio-historique – avec deux caractéristiques distinctes :

- La première est que, contrairement à nombre d'études antérieures sur le sujet, elle ne porte pas sur l'autotraduction littéraire mais sur l'autotraduction dans le domaine de la non-fiction, beaucoup plus rarement étudiée.
- La seconde est de défier l'idée qu'un texte auto-traduit, comme toute traduction, serait forcément le fruit d'un « déplacement ». Les biographies d'Ekman en effet restent confinées au territoire finlandais et circulent entre deux langues, parmi des lecteurs souvent eux-mêmes bilingues. Ekman présente le cas d'une autotraduction qui prend place pendant une période de changement socioculturel : l'auto-traducteur a travaillé dans un espace multilingue partagé, à un moment où langues et cultures sont en cours de repositionnement. La traduction en question ne peut donc être cataloguée ni comme symétrique, ni comme asymétrique (voir plus loin).

Après une présentation du contexte dans lequel sont apparus les ouvrages d'Ekman, nous introduirons les biographies en les reliant aussi aux autres traductions de l'auteur. Ce sera alors temps de revenir aux questions soulevées par l'autotraduction.

## **Le contexte culturel de la Finlande au début du XX<sup>e</sup> siècle**

En principe, la recherche en histoire de la traduction devrait s'appuyer sur les conditions sociales qui entourent le travail des traducteurs (Pym, 1998 : ix). Récemment d'ailleurs, le même principe a gagné peu à peu les études en autotraduction, s'éloignant ainsi d'une approche trop textualiste (Cordingley, 2013 : 4). Ce principe de fait prédomine dans les travaux sur l'autotraduction menés en Finlande où la tension entre Suédo-finlandais et les finnophones<sup>2</sup> aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles explique certains phénomènes.

Indépendante de la Russie en 1809, la Finlande était, dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, en train de se définir en termes sociologiques, politiques et culturels. Les crispations

---

<sup>2</sup> Suédo-finlandais ou suédophones sont des Finlandais qui parlent le suédois. Les finnophones sont des Finlandais qui parlent le finnois.

linguistiques entre suédophones et finnophones relèvent de ce processus. Le suédois a été longtemps la langue des élites, jusqu'avant 1809, quand le pays était assujéti à la Suède. Puis l'émergence du sentiment national, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, a graduellement donné plus de place au finnois et aux finnophones, avec, il faut le rappeler, l'appui des suédophones.

Le changement de pouvoir affecta les deux populations. Ainsi, devant la montée des tendances envers un Etat-nation monolingue favorisée par les finnophones, les suédophones promurent l'idée de régions de langue suédoise autonomes (Sevänen, 1994 : 107). Dans le même temps, de jeunes universitaires finnophones, dont le nombre augmentait, exprimèrent leur insatisfaction envers la surreprésentation des suédophones aux places de responsabilité (*op. cit.* : 119). En 1922, une loi linguistique fut votée : suédois et finnois acquirent le même statut officiel de langue nationale<sup>3</sup>. Le pays avait alors environ 340 000 locuteurs de langue suédoise, soit 11 % de la population totale (Virrankoski, 2009 : 795)<sup>4</sup>. Il n'empêche, ces suédophones représentaient presque un quart de tous les étudiants et occupaient toujours une majorité des postes-clés de la société (Sevänen, 1994 : 119), ce qui ne pouvait qu'aggraver la frustration des finnophones. De fait, le conflit linguistique atteignit son apogée au tournant des années 1930 lors de la querelle des langues utilisées à l'université d'Helsinki, querelle partie de la disproportion entre le nombre toujours croissant des étudiants finnois et la surreprésentation des éducateurs de langue suédoise. Pendant la décennie, on ne compte plus les pétitions, les grèves et autres appels à manifester, à agir contre le statut quo. Finalement, l'apaisement vint d'une loi votée en 1937 : l'université pouvait garder son statut bilingue mais devait limiter le nombre de chaires occupées par des suédophones (Gambier, 1986 : 227-229).

L'attitude hostile de certains nationalistes finnois vis-à-vis des suédophones et du suédois eut aussi des échos dans les milieux littéraires. Selon Grönstrand (2011 : 86), la situation des années 1920 fut explosive, les pratiques langagières prenant une dimension politique, basée sur une idéologie de solidarité et d'unification nationale. Ainsi Kersti Bergroth, étudiée par Grönstrand, écrivit des romans dans les années 1920 à la fois en suédois et en finnois, ajustant ses situations et choisissant ses mots pour tenter de refléter les réalités des deux groupes linguistiques. Bien que publiés dans les deux langues, les ouvrages de Bergroth ne sont jamais mentionnés comme traductions : ils sont présentés comme des originaux, pour ne pas susciter de rejet chez les suédophones ou les nationalistes finnois prompts à dénigrer la diversité linguistique comme un obstacle à la formation d'un Etat-nation unifié (*op. cit.* : 87). D'où le sentiment que les travaux de Bergroth étaient monolingues, lui évitant ainsi de prendre parti.

À cause de la nature hétérogène, bilingue de la vie culturelle finlandaise d'avant la seconde guerre mondiale, on ne perçoit pas toujours alors la dichotomie traductionnelle entre source et cible. Malgré leur éloignement progressif avant 1939-1945, la vie culturelle des suédophones et celle des finnois étaient encore bien mêlées et, à cause de la faible dimension des cercles culturels finnophones, partageaient souvent les mêmes agents. Il en résulte une certaine opacité quand aujourd'hui on veut vérifier les pratiques langagières de l'époque. Les documents écrits portant sur ces années signalent rarement la ou les langues utilisées par les interlocuteurs engagés. La mixité des langues, des gens, des événements oblitèrent parfois les distinctions entre l'emploi du finnois et l'emploi du suédois.

## Les biographies de Sibelius par Ekman

Karl Ekman (1895-1962) était un auteur de non-fiction et un traducteur. On a choisi ses deux biographies sur le compositeur national Sibelius comme exemples assez récents

<sup>3</sup> La Constitution d'alors et celle qui est entrée en vigueur en 2000 ne reconnaissent pas de minorité linguistique.

<sup>4</sup> En 2012, les 291 000 Suédo-finlandais représentaient 5,4 % de la population totale (*Finlandsvenskarna*, 2012 : 8).



d'autotraduction. Le profil d'Ekman comme auteur est sans doute le mieux illustré par ses écrits sur l'histoire d'entreprises industrielles. Cependant, son nom est davantage connu pour son ouvrage de 1935 sur Sibelius : *Jean Sibelius – en konstnårs liv och personlighet* (Jean Sibelius, vie et personnalité d'un artiste), et sa quatrième édition de 1956 qui fait toujours autorité : *Jean Sibelius och hans verk* (J. S. et son œuvre). Comme l'auteur l'explique dans sa préface de la première édition (1935b : 6), le travail est basé sur une dizaine de conversations avec le compositeur qu'il a pu approcher grâce à ses parents : en effet, son père, aussi prénommé Karl Ekman, était un pianiste de renom et sa mère, Ida Ekman née Morduch, une soprano pour laquelle Sibelius a écrit nombre de ses chants pour soliste.

À sa sortie en 1935, la biographie a été largement saluée comme une contribution s'ajoutant à d'autres publications sur Sibelius car c'était la première biographie centrée sur la vie et la personnalité d'un homme souvent évasif (Ekman, 1956b : 4<sup>e</sup> page de couverture). Néanmoins, l'ouvrage contenait des inexactitudes et fut critiquée par Sibelius lui-même (Riikonen, 2013 : 478 ; Cf. Tawaststjerna, 1988 : 354). D'où la quatrième édition revue et élargie de 1956, avec un nouveau titre. Les deux éditions sont parues en suédois et en finnois à Helsinki, la même année, la version en suédois chez Schildts Förlag et celle en finnois chez Otava, les deux étant de grandes maisons d'édition finlandaises dans leur langue respective.

## Les pratiques langagières d'Ekman à la loupe

Les fondements du cas Ekman sont clairs et pourtant ce qui suit montre que la succession d'événements rapprochés ne garantit pas automatiquement une approche facile et que les données encore disponibles laissent la place à plus de questions que de réponses.

Le point de départ naturel pour examiner les biographies traduites est d'avoir les versions finnoises en main et de considérer les informations qui y sont présentées. Aucune de ces éditions ne mentionne en fait si on a affaire à une traduction. Seul le nom d'Ekman est indiqué comme leur auteur. Cependant l'édition de 1956 désigne implicitement la version comme traduction puisqu'elle précise après la page de titre que l'ouvrage est basé sur l'original suédois mais aucun nom de traducteur n'apparaît. La quatrième édition est donc un peu plus informative que la première de 1935 où il n'y a aucun indice qui permette de savoir si on lit une traduction.

*Fennica*, la bibliographie nationale finlandaise disponible en ligne, ne fait pas non plus référence aux versions finnoises comme traductions, ni la collection des manuscrits personnels d'Ekman à la Bibliothèque Nationale. Toutefois, la primauté de la version en suédois est signalée dans un certain nombre de sources secondaires. Ainsi, par exemple, dans le *New York Post* qui publie un compte rendu de la traduction en anglais du livre d'Ekman, le critique et journaliste Olin Downes (1936) mentionne que la source en a été l'original en suédois. Cette mention trouve un écho dans d'autres publications dont, récemment, l'histoire des traductions non-fictionnelles en finnois (*Suomennetun tietokirjallisuuden historia*) où on affirme que l'édition de 1935 « a été retravaillée en finnois » (« tekijän itsensä suomeksi muokkaama ») par l'auteur lui-même (Riikonen, 2013 : 478). Jusqu'à quel point ce travail a-t-il été mené ne sera pas abordé ici. Il n'empêche que la remarque de Riikonen soulève un point intéressant quant au statut de l'original par rapport à l'autotraduction.

Il n'y a aucune raison de mettre en doute le double rôle d'Ekman comme auteur et traducteur, vu la nature bilingue de l'élite culturelle finnoise dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Malgré tout, le silence entourant les traductions en finnois d'Ekman en général mérite d'être analysé plus en détail.

Comme l'attestent les données de *Fennica*, Ekman, en plus d'avoir été l'auteur de plusieurs travaux de non-fiction, a été un traducteur régulier, sinon professionnel. *Fennica*

liste de fait sous son nom six traductions, trois de l'anglais, une du danois, une du français et une co-translation avec Olof Enckell du finnois. Ce qui rend les biographies de Sibelius particulières, c'est que pour ces autres traductions, Ekman a traduit vers le suédois, sa langue maternelle. Bien qu'aucune source étudiée pour rédiger cet article ne signale sa langue maternelle, on peut raisonnablement penser qu'Ekman avait le suédois comme première langue : son père était suédophone, il a suivi sa scolarité en suédois, il fut employé dans diverses entreprises de langue suédoise, comme le journal *Hufvudstadsbladet*, et la plupart de ses notes qui lui ont survécu ont été écrites en suédois.

Le processus des traductions d'Ekman n'est pas décrit dans ses papiers personnels disponibles à la Bibliothèque Nationale de Finlande ou au Musée Sibelius. En outre, aucune note en finnois n'a pu être trouvée dans les collections de ses manuscrits, où qu'elles se trouvent. Enfin, on n'a aucune trace d'Ekman dans les archives de la maison d'édition Otava. D'où la nécessité d'approcher ses traductions en finnois de la biographie de Sibelius par l'intermédiaire de ses autres traductions dans cette langue, à savoir un petit nombre d'histoires industrielles faites sur commande et un guide touristique sur la ville thermale de Loviisa, toutes ayant été aussi publiées la même année en suédois.

Selon Hiidenmaa (2013 : 99), on percevait souvent la nature savante des écrits de non-fiction en niant qu'ils avaient été traduits, et en ignorant par conséquent le nom du traducteur. Pour les histoires industrielles et le guide d'Ekman, il n'est donc pas invraisemblable de supposer que leurs traductions en finnois aient été réalisées par d'autres, notamment des employés de ces industries ou de la ville de Loviisa. De telles histoires industrielles, de diffusion limitée à un lectorat local, n'auraient pas eu le même statut que des travaux littéraires, par exemple, ce qui expliquerait aussi l'absence du nom du traducteur. Mais cela n'explique pas nécessairement pourquoi la biographie de Sibelius n'a pas été reconnue comme traduction ; tout en étant œuvre de non-fiction, la teneur du travail garantissait une plus large audience que ses essais sur des entreprises industrielles. De fait, le culte qui entourait Sibelius (*Cf.* Tarasti, 2001) suffisait à assurer à la biographie une importance nationale.

Seul un travail commandé par Ekman lui-même est donné comme ayant été traduit par une traductrice : il s'agit de l'histoire de l'usine de Teijo, traduite en 1938, d'un manuscrit en suédois, par Viki Kärkkäinen (*Herraskartanon vanhan tehtaan historia : Teijon tehdas 1686-1936*). C'est une autre preuve de la place du suédois chez Ekman, même si, à la différence de ses autres travaux, cette histoire n'est pas répertoriée en suédois dans Fennica. Cela suggère qu'il ne travaillait pas de façon interchangeable dans les deux langues et qu'il se sentait plus à l'aise en suédois. Cet acte de traduction révèle, de manière peut-être elliptique, son mode de travail.

De ce qui précède, rien ne s'oppose à ce qu'Ekman ait pu recourir à un traducteur-nègre pour ses versions finnoises, bien que, malheureusement, on ne peut qu'en rester ici au stade de la spéculation car ni les archives disponibles, ni les notes personnelles n'indiquent le recours à un ou des traducteurs externes. Par conséquent, dans le doute, notre analyse va dans le sens de l'opinion généralement admise, selon laquelle les deux éditions de la biographie de Sibelius sont de la main d'Ekman.

## **Un auteur-traducteur endogène, des traductions symétriques ?**

Où cela nous mène-t-il ? Si aucun fait solide ne peut être vérifié, on peut se demander pourquoi. Le bilinguisme, juridiquement et socialement accepté en Finlande, refoule-t-il parfois le besoin des distinctions linguistiques ? Ou la mention « non-fiction » suffit-elle à refuser ou à effacer le fait qu'il y a eu traduction ? Ou encore l'autotraduction est-elle



d'emblée considérée comme allant de pair avec l'original, sorte de second original qui ne serait pas vraiment une traduction ?

Étant donné les liens étroits de Sibelius avec le mouvement indépendantiste, ses liens aussi à travers sa musique avec la fennicité mythologique et le *Kalevala*, épopée nationale, et son statut de héros national pour les Finnois, soutenir la traduction de sa biographie comme texte original peut avoir eu une dimension idéologique. En tout cas, cette traduction en finnois peut être perçue comme un point de repère dans les publications sur Sibelius du fait qu'elle fut le premier « original » en finnois sur lui, tous les ouvrages antérieurs à 1935 en finnois concernant sa vie et ses oeuvres ayant été traduits de diverses autres langues. Il en fut ainsi, malgré la stature de Sibelius, jusqu'à la biographie en cinq volumes de Tawaststjerna (1965-1988) qui initia une nouvelle période en Finlande pour la recherche sur le compositeur.

Selon Pym (1998 : 150), « la traduction présuppose un mouvement au niveau du transfert » (notre traduction). Le travail d'Ekman montre qu'il y a pourtant des exceptions : l'autotraduction au sein d'une nation, d'une zone géopolitique donnée, peut écarter le besoin de mouvement, de déplacement. D'où la proposition de Grutman (2013 : 71-72) de distinguer entre auto-traducteurs exogènes et auto-traducteurs endogènes. Les premiers comprennent les auteurs qui changent de langue suite à un voyage vers un autre milieu linguistique tandis que les seconds appartiennent à une communauté multilingue, typiquement diglossique. Grutman va plus loin et suggère une autre distinction entre traductions symétriques et traductions asymétriques, faisant allusion ici à la relation de pouvoir entre les langues. Ekman serait un auteur endogène mais qu'en serait-il de ses traductions ? Seraient-elles symétriques ou pas ? Comment appréhender la place du suédois par rapport au finnois, dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle ? Le suédois était alors la première langue d'une minorité de Finlandais, certes avec un certain prestige issu de son histoire, et en plus les auteurs suédophones avaient un lectorat potentiel en Suède (où d'ailleurs les biographies d'Ekman furent aussi publiées). Par conséquent, il est plutôt difficile de situer cette langue écrite sur un simple axe symétrie/asymétrie. D'après Sevänen (1994 : 199), les Suédo-finlandais ont considéré les changements de la Première République, par rapport à leur hégémonie antérieure et en littérature, comme une véritable révolution culturelle mais la quantité de publications littéraires ne reflète pas une oppression des Suédo-finlandais. En 1938, 44,6 % de la fiction imprimée en suédois en Finlande étaient des œuvres rédigées directement dans cette langue, soit 50 ouvrages (*op. cit.* : 200). Les chiffres correspondant pour le finnois, en 1939, étaient de 40,6 %, soit 130 ouvrages (*op.cit.* : 164). Rappelons que les Suédophones représentaient alors à peu près 10 % de la population totale. La littérature en suédois était donc proportionnellement bien placée sur la scène littéraire finlandaise.

## En guise de conclusion

Notre étude de cas a essayé de rendre perceptibles certaines questions liées à la problématique de l'autotraduction dans l'histoire, dans un contexte culturellement hétérogène. Les études sur l'autotraduction habituellement explorent des textes ou des auteurs géographiquement et culturellement séparés, ou portent sur des situations où les rapports de force sont aisément repérables. Notre étude s'est penchée sur l'autotraduction dans un contexte particulier, brouillant des distinctions ailleurs plus évidentes.

Comme l'a pointé Cordingley (2013 : 9), l'autotraduction est une pratique assez diversifiée, toujours contingente en fonction « d'une myriade de facteurs personnels, politiques, linguistiques et historiques » (notre traduction). Le cas des biographies d'Ekman a sans doute peu révélé sur le processus de leur traduction lui-même. Il n'empêche, il a permis de soulever des questions sur les spécificités de la situation finlandaise et des auto-traducteurs

opérant sous ses contraintes. D'autres analyses seront nécessaires sur cette pratique de l'autotraduction en Finlande et en particulier, dans le cas qui nous intéresse, sur la validité des opinions qui tiennent Ekman comme un auto-traducteur. On a pu néanmoins mettre en évidence le statut historiquement marqué de l'autotraduction et les subtilités des relations de pouvoir dans une société bilingue connaissant des transformations culturelles.

Notre préoccupation a porté sur des questions entourant la production textuelle des biographies d'Ekman, non sur les textes proprement dits ni sur les compétences en finnois de notre auteur-traducteur. Cela ne veut pas dire qu'une analyse serrée des textes ne serait pas utile : on a ainsi noté des différences entre les versions en finnois, par exemple sur le traitement des emprunts du suédois et leurs équivalents en finnois. En outre, la comparaison entre la première et la quatrième édition de la biographie serait pertinente, non seulement au regard de la problématique de l'autotraduction mais aussi de celle de la retraduction.

Finalement, notre étude nous a permis également de renforcer notre prudence envers les vérités historiques prétendument établies. Le cas d'Ekman nous a ainsi rappelé les écueils toujours possibles en recherche littéraire quand on confronte les complexités des situations sociales et les comportements individuels.

## Références

- ANDERSON, K. 1997, « Karen Blixen's bilingual œuvre : The role of her English editors », *Perspectives : Studies in Translatology* 5 (2), pp. 171-189.
- ANTUNES M.A., 2007, « Autotradução e autotradutores : breve histórico », *Tradução e Comunicação* 16, pp.78-83.
- Atelier de traduction 7, 2007, *L'autotraduction*. Accessible en ligne : [www.usv.ro/atelierdetraduction](http://www.usv.ro/atelierdetraduction)
- BACCOLINI R. & C. ELEFANTE, 2011, « L'empreinte de l'ange de Nancy Huston : la traduction narrative de plusieurs traumatismes individuels et collectifs », in D. Londei & M. Callari Galli (dir.) *Traduire les savoirs*, pp. 11-140, P. Lang, Berne.
- CANT S., 1999, « In search of « Lessness »: Translation and Minimalism in Beckett's theatre », *Forum for Modern Language Studies* 35 (2), pp. 138-157.
- CAPDEVIELLE-HORMIEU, V. 2013, « L'autotraducteur : passeur de mots, passeur de cultures. Etude d'un essai de Jorge Semprun », in S. Schwerter et J. Dick (dir.) *Traduire, Transmettre ou Trahir*, pp. 235-247, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- CORDINGLEY A., 2013, « Introduction: Self-translation, going global », in A. Cordingley, pp. 1-10.
- CORDINGLEY A. (dir.), 2013, *Self-Translation: Brokering Originality in Hybrid Culture*, Bloomsbury, Londres et New York.
- DE GEEST D. & R. MEYLAERTS (dir), 2004, *Littératures en Belgique/Literaturen in België*, P.I.E-Lang, Bruxelles.
- D'ORIA D., 1980, « Calvino traduit par Calvino », *Lectures* 4-5, pp.177-193.
- DOWNES O., 1936, « Biography of Sibelius; Karl Eckman Presents Fullest Account Available of Composer's Life and Work ». *The New York Times* 16.2.1936. Accessible en ligne : <http://select.nytimes.com/gst/abstract.html?res=F10817FD3A5F177A8EDDAF0994DA405868FF1D3> [Consulté le 8.3.2014].
- EHRlich S., 2009, « Are self-translators like other translators? », *Perspectives: Studies in Translatology*, 17 (4), pp. 243-255.
- EKMAN K., 1935a, *Jean Sibelius : En konstnårs liv och personlighet*, Schildt, Helsingfors.

- EKMAN K., 1935b, *Jean Sibelius : Taiteilijan elämä ja persoonallisuus*. Otava, Helsinki.
- EKMAN K., 1956a, *Jean Sibelius och hans verk* (4ème édition revue et corrigée), Schildts, Helsingfors.
- EKMAN K., 1956b, *Jean Sibelius ja hänen elämäntyönsä* (4ème édition revue et corrigée), Otava, Helsinki.
- FAIQ S., 2001, « Author-cum-translator. Position and Power in Translating oneself », *Tradução e Comunicação*, 10, pp. 121-128.
- FAUBERT S., 2007, « L'autotraduction comme miroir de l'écriture semprunienne : à propos de Federico Sanchez vous salue bien/Federico Sánchez se despide de ustedes », *Atelier de Traduction* 7, pp. 58-66.
- FENNICA, *bibliographie de Finlande*, accessible en ligne : <https://fennica.linneanet.fi>
- Finlandsvenskarna, 2012, accessible en ligne <http://folktingetfi/sv/publikationer/view-56731-3151>
- FITCH B., 1988, *Beckett & Babel. An investigation into the status of the bilingual work*. University of Toronto Press, Toronto.
- GAGNON D., 2006, « Bilingual Translation/Writing as intercultural communication », in A. Pym et al. (dir.) *Sociocultural Aspects of Translating and Interpreting*, John Benjamins, Amsterdam et Philadelphie, pp.117-127.
- GALLÉN E., F.LAFARGE & L. PEGENAUTE (dir.), 2011, *Traducción e autotraducción en las literaturas ibéricas*, P.Lang, Berne.
- GAMBIER Y., 1986, *La Finlande bilingue. Histoire, droit et réalités*, Conseil de la langue française, CLF 24, Gouvernement du Québec, Québec.
- GAMBIER Y., 1993, « L'é-change de langues », in P. Siblot et F. Madray-Lesigne (dir.) *Langage et Praxis*, pp.209-217, Praxiling, Université de Montpellier.
- GAMBIER Y., 2012, « Du refoulement de la traduction à l'effervescence de traduire », *Forum* 10 (1), pp. 31-55.
- GRANQVIST R., 2006, « The African writer as translator in his/her text », in R. Granqvist (dir.) *Writing back in/and translation*, pp. 91-101, P. Lang, Berne.
- GRAYSON J., 1977, *Nabokov translated. A comparison of Nabokov's Russian and English prose*, Oxford UP, Oxford.
- GRUTMAN R., 1998/2009, « Auto-translation », in M. Baker (dir.) *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 2<sup>ème</sup> édition, pp. 257-260, Routledge, Londres et New York.
- GRUTMAN R., 2007, « L'autotraduction: dilemme social et entre-deux textuel », in *Ateliers de Traduction* 7, pp. 219-229.
- GRUTMAN R. 2013, « A sociological glance at self-translation and self-translators », in A. Cordingley (dir.), pp. 63-80.
- GRÖNSTRAND H., 2011, « Eeva suomeksi ja Eva ruotsiksi: Kirjailija-kääntäjä Kersti Bergroth kielikiistojen sovittelijana », in H. Grönstrand et K. Malmio, *Både och, sekä että: Om flerspråkighet =monikielisyystä*, pp. 81-100, Schildts, Helsingfors/Helsinki.
- GUNNESSÓN A-M., 2005, *Écrire à deux voix : Eric de Kuyper, auto-traducteur*, P. Lang, Berne.
- HIIDENMAA P., 2013, « Tietokirjallisuuden suomentaminen ja kustantaminen 1900-luvulla », in O. Paloposki et H.K. Riikonen (dir.), pp. 98-106.
- HOKENSON J. & M. MUNSON, 2007, *The Bilingual Text: History and Theory of Literary Self-translation*, St. Jerome, Manchester.
- JUNG, V. 2002, *English-German self-translation of academic texts and its relevance for translation theory and practice*, P. Lang, Francfort.
- KLIMKIEWICZ A., 2013, « Self-translation as broken narrativity: Towards an understanding of the self's multilingual dialogue », in A. Cordingley (dir.), pp. 189-201.

- KRAUSE C. 2013, « “Why bother with the original”: self-translation and Scottish Gaelic poetry », in Cordingley (dir.), pp. 127-140.
- LAMPING D., 1992, « Die Literarische Übersetzung als de-zentrale Struktur: Das Paradigma des Selbstübersetzung », in H. Kittel (dir.) *Geschichte, System, Literarisch Übersetzung/ Histories, Systems, Literary Translations*, Schmidt, Berlin, pp. 212-227.
- LARKOSH C., 2006, « “Writing in the foreign”: Migrant sexuality and translation of the self in Manuel Puig’s later work », *The Translator* 12 (2), pp. 279-299.
- LE BRUN C., 1993, « Traduire *Le Moulte prouffitable*: Jacques Legrand (vers 1400) et la traduction pédagogique », *TTR* 6 (1), pp. 27-60.
- LÓPEZ LÓPEZ-GAY P., N. NOVOSILZOV, H. TANQUEIRO & F. PARCERISAS VASQUEZ, 2007, « L’autotraduction littéraire comme domaine de recherche », *Atelier de Traduction* 7, pp. 91-100.
- MAVRODIN I., 2007, « L’autotraduction : une œuvre nonsimulacre », *Atelier de Traduction* 7, pp. 51-56.
- MEYLAERTS R., 2004, *L’aventure flamande de la Revue Belge. Langues, littératures et cultures dans l’entre-deux-guerres*, P.I.E-P. Lang, Bruxelles.
- MICLĂU P., 2007, « L’autotraduction de l’autofiction comme retour à l’être », *Atelier de Traduction* 7, pp. 41-47.
- MONTINI C., 2010, « Self-translation », in Y. Gambier et L. von Doorsler (dir.) *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, pp. 306-308, John Benjamins, Amsterdam et Philadelphie. Accessible aussi en ligne : [www.benjamins.nl/online/hts](http://www.benjamins.nl/online/hts)
- NOVOSILZOV N. & M. SHARVASHIDZE, 2007, « Quelques observations sur l’autotraduction, de V. Nabokov : *Otchayanie – Despair* », *Atelier de Traduction* 7, pp. 121-130.
- OSIMO B., 1999, « Nabokov’s self-translations: Interpretation problems and solutions in *Lolita*’s Russian version », *Sign System Studies* 27, pp. 215-233.
- OUSTINOFF M., 2001, *Bilinguisme d’écriture et auto-traduction: Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*, L’Harmattan, Paris.
- PALOPOSKI O. et H. K. RIIKKONEN (dir.), 2013, *Suomennetun tietokirjallisuuden historia: 1800-luvulta 2000-luvulle*, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Helsinki.
- POPESCU C., 2007, « Jocul de-a societatea/jouer à la société », *Ateliers de Traduction* 7, pp. 27-47.
- PYM A., 1998, *Method in Translation History*, St. Jerome, Manchester.
- RAGUET-BOUVARD C., 1995, « Nabokov: *Camera Obscura* et *Laughter in the Quark* ou la confusion des textes », *Palimpsestes* 9, pp. 119-134.
- RIIKONEN H. K., 2013, « Elämäkerrallinen kirjallisuus », in O. Paloposki et H. K. Riikonen (dir.), pp. 465-481.
- SANTOYO J.C., 2005, « Blank spaces in the History of Translation », in G. Bastin et P. Bandia (dir.) *Charting the future of translation history*, University of Ottawa Press, pp. 11-43.
- SANTOYO J.C., 2006a, « Traducciones de autor. Materiales para una bibliografía básica », *Interculturalidad e Traducción* 2, pp. 201-236.
- SANTOYO J.C., 2006b, « Autotraducciones: Una perspectiva histórica », *Meta* 50 (3), pp. 858-867.
- SARDIN-DAMESTOY P., 2002, *Samuel Beckett autotraducteur ou l’art de l’empêchement ?* Artois Presses Université, Arras.
- SENIOR N., 2001, « Whose song, whose land? Translation and Appropriation in N. Huston’s *Plainsong/Cantique des Plaines* », *Meta*, 246 (4), pp. 737-752.

- SEVÄNEN E., 1994, *Vapauden rajat: Kirjallisuuden tuotannon ja välityksen yhteiskunnallinen sääntely Suomessa vuosina 1918-1939*, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Helsinki.
- SHIELDS K., 2007, « Green traducteur de lui-même », in M. O'Dwyer (dir.), *Julien Green, diariste et essayiste*, P. Lang, Oxford, pp. 229-240.
- SHREAD C., 2009, « Redefining translation through self-translation: The case of Nancy Huston », *FLS (French Literature Series)* 36, pp. 51-66.
- SIMPSON E., 1978, *S. Beckett, traducteur de lui-même. Aspects du bilinguisme littéraire*. CIRB-B79, Laval, Québec.
- SWALES J.M., 1990, *Genre Analysis. English in Academic and Research Settings*, Cambridge UP, Cambridge.
- TANQUEIRO H., 2000, « Self-translation as an extreme case of the author-translator dialectic », in A. Beeby et al. (dir.), *Investigating Translation*, John Benjamins, Amsterdam et Philadelphie, pp. 55-63.
- TANQUEIRO H., 2007, « L'autotraduction comme objet d'étude », *Atelier de Traduction* 7, pp. 101-109.
- TARASTI E., 2001, « An essay in post-colonial analysis: Sibelius as an icon of the Finns and others », in T. L. Jackson et V. Murtomäki (dir.), *Sibelius Studies*, pp. 2-13, Cambridge, Cambridge University Press.
- TASSISPOULOS E., 2009, « Literary self-translation, exile and dialogism: The multilingual works of Vassilis Alexakis », in A. Pym et al. (dir.), *Translation Research Projects* 3, Tarragona, pp. 43-52, accessible en ligne : [http://isg.urv.es/publicity/isg/publications/trp\\_3\\_2001.index.htm](http://isg.urv.es/publicity/isg/publications/trp_3_2001.index.htm)
- TAWASTSTJERNA E., 1988, *Jean Sibelius*, vol. 5. 1919-1957, Otava, Helsinki.
- TOMMOLA H., 2009, « Nabokov's *Podlets* (The scoundrel) vs *An Affair of Honour* », in *Kätu Symposium*, Tampere 24-25 avril 2009, accessible en ligne : <http://www.sktl.fi/liitto/seminaarit/mikael-verkkojulkaisu>
- VIRRANKOSKI P., 2009, *Suomen historia 1 & 2* (2ème édition corrigée), Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Helsinki.
- WHYTE C., 2002, « Against self-translation », *Translation and Literature* 11 (1), pp. 64-71.
- WILSON R., 2009, « The Writer's Double: Translation, Writing and Autobiography », *Romance Studies* 7, pp. 186-198.



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Michel Beniamino, Philippe Blanchet, Fabrice Corrons, Solange Hibbs, Jean Le Dû, Foued Laroussi, Fabienne, Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Marie-Louise Moreau, Francesc Parcerisas, Ramon Pinyol, Mercè Pujol, Edmond Raillard, Didier de Robillard, Richard Sabria, Cécile Van den Avenne, Alain Viaut, Marie-Jeanne Verny, Marie-Claire Zimmermann.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425